

Une pluie d'Extrême-Orient

Mélanie Vincelette

Volume 11, numéro 3, hiver–printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (1997). Une pluie d'Extrême-Orient. *Brèves littéraires*, 11(3), 31–33.

MÉLANIE VINCELETTE

Une pluie d'Extrême-Orient

Penang, ville chinoise de la Malaisie du nord. La symphonie apaisante d'une pluie estivale berce mes oreilles. Ses airs sont agressifs et réguliers, mais légèrement allégés par le bruit du vent. Le torrent se heurte durement sur le pavé. Je suis à l'intérieur d'un autobus délabré aux vitres embuées par la respiration de gens en exil. Je fuis la chaleur des basses terres pour me retrouver dans la fraîcheur des montagnes du centre, la fraîcheur des plantations de thé de Thanà Rhata. Une dame, portant un sarong en batik dans les teintes de rouge et un chandail taché par la pluie, vient poser un large panier à mes côtés. Il est rempli de calmars séchés et salés, l'odeur me dérange. Un vieillard, tout petit avec une chemise à col Mao bleu ancien et le dos légèrement courbé, secoue son parapluie à l'entrée du bus. Il vient s'asseoir derrière moi. Son parapluie me fascine, il est comme ces parapluies en papier de soie que l'on pose dans les cocktails exotiques.

Le contrôleur circule dans la rangée et vérifie les billets. L'autobus démarre. Dans mes mains, il y a le Kama Sutra, le traité de l'art d'aimer hindou. C'est le seul livre en langue française que j'ai pu dénicher depuis des mois. J'imagine qu'il devait appartenir à un touriste parisien de retour d'un long séjour à Bangkok. Ses pages cachent le secret des huit formes de baisers qui peuvent être posés sur les lèvres d'une

vierge (quatre douces et quatre chaudes), les dix catégories d'égratignures qui peuvent être laissées dans la chair tendre du corps de l'amant et les cinquante variétés de sons qui peuvent être produits pendant l'amour (incluant un pleur léger, des mots de louange, de douleur ou de prohibition, le son du pigeon vert, du cygne, du flamant rose ou de la caille).

Je suis distraite dans ma lecture par une légère pression sur le dossier de mon siège. Je tourne légèrement la tête et je vois que le vieillard à la veste Mao m'observe par la fente entre mon siège et celui qui est vide à côté de moi. Nos yeux rapprochés se regardent, je trouve étrange qu'il ne détourne pas le regard, gêné par le mien. Je sors de mon sac un morceau de durian bien mûr. Les Malais adorent ce fruit à la peau hérissée de piquants durs et verts, mais il est habituellement interdit dans les endroits publics car il dégage une odeur nauséabonde. Je me rappelle avoir vu dans le métro de Singapour des affiches montrant un durian à l'intérieur d'un cercle rouge traversé d'une barre oblique. Je porte un morceau de fruit à ma bouche, son goût est sucré. L'homme derrière moi a encore le nez entre les deux sièges. Il observe avec une fascination singulière chacun de mes mouvements. Je me demande s'il a faim mais je n'ose lui offrir du durian. Je poursuis ma lecture; je sens ses yeux bridés sur mon cou. Je l'invite alors à occuper le siège vide près de moi. Il ne parle que le mandarin, mais accepte avec le sourire d'un enfant.

Pendant les longues heures précédant mon arrivée à Thana Rhata, l'homme au col Mao feuilleta le Kama Sutra d'un

air étonné, dégusta avec une extrême politesse quelques petits morceaux de durian et mit ses mains ridées dans mes cheveux pour les caresser. Peut-être était-il fou, mais il me réconforta encore plus que les sons de la pluie que j'aime tant. J'étais réconfortée, car je ne comprenais pas les histoires qu'il me racontait en mandarin. J'étais réconfortée, car, pour une fois, le silence qui s'infiltrait sournoisement dans la conversation de deux étrangers n'était pas lourd. Je me suis endormie sur son épaule frêle. Il est descendu à Ipoh, à soixante kilomètres de Thanà Rhata, son parapluie chinois à la main.